

Pierre Mérel : entre la recherche économique globale et les problématiques de la Suisse rurale

Autor(en): **Mérel, Pierre / Bravin, Esther**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Yearbook of socioeconomics in agriculture : Agrarwirtschaft und Agrarsoziologie = économie et sociologie rurales**

Band (Jahr): - **(2013)**

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-966681>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Pierre Mérel: entre la recherche économique globale et les problématiques de la Suisse rurale

Interview avec le nouveau Professeur d'économie agricole à l'école polytechnique fédérale de Zürich

SGA: Qu'est-ce que vous apportez à la recherche en économie rurale en Suisse?

Pierre Mérel: En tant qu'économiste, j'ai travaillé pendant plusieurs années en relation étroite avec des agronomes à l'Université de Californie à Davis. Plus précisément avec le Professeur Johan Six, qui est maintenant aussi à l'école polytechnique fédérale de Zürich (Sustainable Agroecosystems). Mon travail porte sur la modélisation de l'offre régionale, en particulier sur le lien entre la modélisation agronomique pour l'évaluation des rendements et les modèles pour l'offre économique au niveau régional. C'est un travail important, parce que les modèles agronomiques et économiques n'ont pas nécessairement la même échelle et ils ne représentent pas les mêmes processus. Au niveau agronomique, on cherche à modéliser ce qui se passe sur un hectare en tenant compte des processus biophysiques. Dans l'offre régionale économique on modélise la production à l'échelle régionale. Il faut penser à la méthode par laquelle on intègre les deux pour avoir des modèles cohérents et pour que les prédictions du modèle biophysique (agronomique) puissent être utilisées au mieux dans le modèle économique. Ce que j'apporte au modèle économique c'est une meilleure représentation des processus biophysiques, et ce que j'apporte au modèle agronomique c'est une meilleure représentation des processus humains des agriculteurs à l'échelle régionale.

SGA: Quels ont été vos succès?

Mérel: Un succès important a été d'être recruté à Davis, puisque j'ai fait ma thèse là-bas. Aux Etats-Unis, c'est inhabituel de pouvoir rester dans le même institut après un doctorat. Ma titularisation à Davis était aussi une réussite. A Davis, j'ai apporté ma vision microéconomique et mon bagage mathématique. Parce qu'en fin de compte dans la profession il y a peu de modélisateurs très poussés. Il y a de moins en moins de théoriciens et de plus en plus d'empiristes. Pas seulement dans l'agriculture, mais dans les autres domaines de l'économie aussi. Le recrutement à l'école polytechnique fédérale de Zürich a aussi été un immense honneur.

SGA: Pourquoi avoir changé le nom du groupe?

Mérel: C'était plus une volonté de simplification, et aussi une volonté de donner au groupe un nom plus facilement reconnaissable à l'international. Là d'où je viens, il y a peu de groupes qui ont des noms à rallonge. Comme il y avait déjà des groupes à l'ETH de «ressources economics» et «environmental economics» j'ai choisi «agriculture economics». Même si le nom n'est pas forcément idéal. A la fois c'est restrictif parce qu'on risque de donner l'impression qu'on ne fera que de l'agriculture, alors que j'ai envie de faire de l'économie appliquée en général, avec évidemment un focus sur les questions agricoles. Mais si on commence à énumérer exactement ce qu'on fait à un moment donné, on s'enferme et on donne aussi l'impression qu'on ne veut rien faire d'autre. Je pense que le groupe doit développer une expertise qui va au-delà de l'«agri-food». De toute façon, ce qui définit un groupe de recherche c'est plus les outils que les thématiques.

SGA: Quel est votre impression de la recherche en économie rurale en Suisse?

Mérel: Je connais surtout le travail fait par Bernhard Lehmann et son groupe. J'ai eu l'impression que c'était très orienté vers des problématiques locales. Ce qui est à la fois bien et pas bien. C'est bien parce que cela remplit pleinement une mission d'aide à la décision publique en matière de politique agricole. Mais

ce genre de travail ne favorise pas la visibilité internationale de la recherche du groupe. C'est une chose que j'aimerais réorienter et mieux concilier à l'avenir. A la fois remplir des missions de conseil à la décision publique en matière de politique agricole, et puis une mission d'excellence dans la discipline et dans la recherche, sanctionnée par des publications dans des revues internationales. C'est une équation difficile à résoudre. L'idéal, c'est de faire les deux en même temps; c'est-à-dire de choisir des projets qui présentent de l'intérêt pour la décision publique en Suisse et contiennent un message général qui a une valeur au-delà des frontières. C'est quelque chose que j'ai réussi à faire en Californie. Par exemple, mon travail collaboratif avec des agronomes sur la modélisation de l'offre a eu beaucoup de succès, même si nos applications étaient locales.

SGA: Quels domaines de recherche du Prof. Lehmann allez-vous reprendre?

Mérel: Les domaines ne vont pas être foncièrement différents. Bernard Lehmann s'occupait de problématiques très pertinentes: efficacité de l'utilisation des ressources, changement climatique, productivité agricole, politiques publiques, externalités de production ... Ce sont des thèmes que j'aimerais poursuivre et faire miens. Je pense que les différences vont plutôt porter sur la façon d'approcher les thématiques que sur les thématiques elles-mêmes. Puis j'ai des thèmes que je souhaite continuer même s'ils ne sont pas des thèmes agricoles, comme la pollution de l'air par les véhicules. Je ne vais pas refuser de faire quelque chose d'intéressant juste par ce que ce n'est pas de l'agriculture. C'est problématique dans le monde de la recherche de sélectionner les personnes ou les projets juste sur les thématiques. Il faut choisir les thèmes qui sont les plus propices à la connaissance globale plutôt que de chercher à coller à une étiquette. Ceci dit, l'agronomie va sans doute rester au cœur de ma mission. Je suis arrivé en juin, et jusqu'à maintenant on a écrit pas mal de projets de recherche. Un sur l'impact de l'ambrosie sur le rendement agricole en Europe. On cherche également à construire un modèle pour l'analyse régionale à mi-chemin entre «Silas» et «Swissland» de l'Agroscope, affiné pour l'évaluation des politiques agro-environnementales. On écrit également des projets sur la thématique du climat et des rendements agricoles.

SGA: *Jusqu'à aujourd'hui les diplômés avec un Master de l'ETH en agromonie pouvaient suivre une carrière académique ou une carrière dans l'industrie ou la vulgarisation. Est-ce que vous allez garder la même ligne?*

Mérel: Le curriculum va être plus recentré vers l'économie. Maintenant, il n'est pas suffisamment adapté pour ceux qui veulent suivre une carrière académique. Ce que je souhaite à terme, c'est qu'il y ait un nombre plus important d'étudiants qui sortent de mon groupe en pouvant prétendre à des positions d'assistants professeurs en Europe et aux Etats-Unis. Je pars du principe «qui peut le plus, peut le moins». Je ne vois pas nécessairement de «trade-off» si on prépare mieux les étudiants à une formation académique. S'ils sont plus aptes à rester dans l'académique, ils vont être aussi bons pour être dans l'industrie ou l'administration. On va essayer de tirer les gens par le haut. Si on commence à être plus exigeants au niveau académique, tout le monde va en bénéficier. Aussi ceux qui vont partir pour l'industrie.

C'est vrai qu'il reste une zone potentielle de tension. Car pour les sciences agraires à l'ETH, il y a une véritable économie du chiffre – ils veulent qu'on garde un flux important d'étudiants. Mais je ne peux pas sacrifier l'intérêt de mon groupe – donc recentrer sur l'économie et avoir un curriculum qui prépare notamment à une carrière académique – pour des questions de chiffre. Pour moi, la priorité c'est la qualité. C'est une politique qui va mener ses fruits à long terme.

SGA: *Quelles sont vos attentes vis-à-vis de la Société Suisse d'économie et sociologie rurale (SGA-SSE)?*

Mérel: Mes attentes sont que la SGA-SSE me fournisse un forum pour échanger au niveau scientifique: pour présenter les travaux des élèves et mes travaux aussi, pour trouver de nouvelles collaborations et pour tester les hypothèses de nos modèles. Je pense qu'il y a aussi une grande valeur à interagir avec des gens qui sont plus près du terrain. Jusqu'à maintenant, je n'ai pas travaillé au niveau de la ferme. J'utilise le niveau ferme pour calibrer mes modèles de l'offre régionale. Je modélise combien de blé peut produire telle région délimitée géographiquement en relation à sa dotation en eau et en terre. Le lien entre ce qui se passe sur une ferme donnée et entre ce qu'une ferme produit est parfois

difficile à prédire. Je pense que c'est bien d'avoir une sorte de validation par des gens qui sont plus proches du terrain. Ce genre d'interaction peut être favorisé dans des réunions de la SGA-SSE.

SGA: Qu'est-ce que vous allez regretter de la Californie?

Mérel: Mes collègues. A Davis, il y a avait une petite dizaine de professeurs en économie agricole, sans compter les collègues dans d'autres spécialisations. Ici il n'y a pas encore de masse critique dans mon domaine. Une grande partie de la recherche, c'est des travaux de longue haleine. Il y a une phase de conception et de créativité, qui malheureusement ne se fait pas sur commande. Cette tâche est énormément favorisée quand vous avez une masse critique de gens qui réfléchissent ensemble.

Au niveau de la vie personnelle, il y a, c'est vrai, un «trade-off» entre la Californie et la Suisse. Je trouve Zürich et la Suisse plus esthétiques que Davis. Après, en Californie vous avez des paysages naturels qui sont phénoménaux, comme les forêts de séquoias. Mais le paysage agricole est relativement plat et les exploitations agricoles sont énormes. Même quand vous voyez un verger, c'est une usine. C'est surtout la grandeur qui impressionne. Il y a dans ces paysages de Californie une charge émotionnelle forte, qui a à voir avec cette grandeur, et aussi avec le fait que même si ce sont des paysages très différents des nôtres, ils nous sont quelque part familiers. Cette familiarité, elle nous vient je pense des livres d'histoire et de l'usine culturelle californienne. Quand je vois ces grandes parcelles tirées au cordeau, le long d'une route complètement rectiligne avec ses petits poteaux électriques désuets, je me dis «en fait, tout cela est bien réel». Les paysages urbains de Californie du nord dégagent chez moi des sentiments similaires.

Esther Bravin

Agroscope

CH-8820 Wädenswil

E-Mail: esther.bravin@agroscope.admin.ch